

Universitäts- und Landesbibliothek Bonn

Marion de Lorme

Hugo, Victor

Berlin, 1831

Acte troisième

urn:nbn:de:hbz:5:1-20097

ACTE TROISIEME.

LA COMÉDIE.

PERSONNAGES:

MARION DE LORME.

DIDIER.

LE MARQUIS DE SAVERNY.

LE MARQUIS DE NANGIS.

M. DE LAFFEMAS.

LE MARQUIS DE BRICHANTRAU.

LE GRACIEUX.

LE TAILLEBRAS.

LE SCARAMOUCHE.

UN VALET.

COMÉDIENS DE PROVINCE.

Château de Nangis.

(Un parc dans le goût de Henri IV. — Au fond, sur une hauteur, on voit le château de Nangis, neuf et vieux. Le vieux, donjon à ogives et tourelles; le neuf, maison haute en briques à coins de pierre de taille, à toit pointu. — La grande porte du vieux donjon est tendue de noir, et de loin on y distingue un écusson, celui des familles de Nangis et de Saverny.)

Scène I.

M. DE LAFFEMAS; *petit costume de magistrat du temps*; LE MARQUIS DE SAVERNY *déguisé en officier du régiment d'Anjou; moustaches et royale noires; un emplâtre sur l'oeil.*

LAFFEMAS.

Çà, vous étiez présent, Monsieur, à l'algarade?

SAVERNY, *retroussant sa moustache.*

Monsieur, j'avais l'honneur d'être son camarade.
Il est mort.

LAFFEMAS.

Le marquis de Saverny?

SAVERNY.

Bien mort!

D'une botte poussée en tierce, qui d'abord
A rompu le pourpoint, puis s'est fait une voie
Entre les côtes, par le poumon, jusqu'au foie
Qui fait le sang, ainsi que vous devez savoir,
Si bien que la blessure était horrible à voir!

LAFFEMAS.

Certe, on mourrait à moins!

SAVERNY.

Une botte assassine!

LAFFEMAS.

Vous êtes donc, monsieur, docteur en médecine?

SAVERNY.

Non.

LAFFEMAS.

Vous l'avez pourtant étudiée?

SAVERNY.

Un peu,

Dans Aristote.

LAFFEMAS.

Aussi vous en parlez, morbleu!

SAVERNY.

Ma foi, je suis d'un coeur fort épris de malice;
Nuire me plaît. Je fais le mal avec délice;
J'aime à tuer. Aussi j'eus toujours le dessein
De me faire à vingt ans soldat ou médecin.
J'ai long-temps hésité. Puis j'ai choisi l'épée.
C'est moins sûr, mais plus prompt. — J'eus bien l'âme occupée
Un moment, d'être acteur, poète et montreur d'ours;
Mais j'aime assez dîner et souper tous les jours.
Foin des ours et des vers!

LAFFEMAS.

Pour cette fantaisie,

Vous aviez donc, mon cher, appris la poésie?

SAVERNY.

Un peu, dans Aristote.

LAFFEMAS.

Et vous étiez connu

Du marquis?

SAVERNY.

Je ne suis qu'un soldat parvenu.

Il était lieutenant que j'étais anspessade.

LAFFEMAS.

Vraiment?

SAVERNY.

J'étais d'abord à monsieur de Causcade,

Lequel au colonel du marquis me donna.

Maigre était le cadeau; l'on donne ce qu'on a.

Ils m'ont fait officier; j'ai la moustache noire,

Et j'en vaudrais bien un autre, et voilà mon histoire!

LAFFEMAS.

On vous a donc chargé de venir au château

Avertir l'oncle?

SAVERNY.

Avec son cousin Brichanteau

Je suis venu, traînant son cercueil en carrosse

Pour qu'on l'enterre ici, comme on eût fait sa noce.

LAFFEMAS.

Comment le vieux marquis de Nangis a-t-il pris

La mort de son neveu?

SAVERNY.

Sans bruit, sans pleurs, sans cris.

LAFFEMAS.

Il l'aimait fort pourtant?

SAVERNY.

Comme on aime sa vie.

Sans enfans, il n'avait qu'un amour, qu'une envie,

Qu'un espoir, — ce neveu, qu'il aimait d'un cœur chaud

Quoiqu'il ne l'eût pas vu depuis cinq ans bientôt.

(Passe au fond du théâtre le vieux marquis de Nangis. — Cheveux blancs, visage pâle, les bras croisés sur la poitrine. Habit à la mode de Henri IV; grand deuil. La plaque et le cordon du Saint-Esprit. Il marche lentement et traverse le théâtre. Neuf gardes, vêtus de deuil, la hallebarde sur l'épaule droite et le mousquet sur l'épaule gauche, le suivent sur trois rangs à quelque distance, s'arrêtant quand il s'arrête, et marchant quand il marche.)

LAFFEMAS, le regardant passer.

Pauvre homme!

(Il va au fond du théâtre et suit le marquis des yeux.)

SAVERNY, à part.

Mon bon oncle!

(Entre Brichanteau qui va à Saverny.)

Scène II.

LES MÊMES, BRICHANTEAU.

BRICHANTEAU.

Ah! deux mots à l'oreille.

(Riant.)

Mais depuis qu'il est mort, il se porte à merveille!

SAVERNY, bas (lui montrant le marquis qui passe).

Regarde, Brichanteau. — Pourquoi m'as-tu forcé

De lui porter ce coup que j'étais trépassé?

Si nous lui disions tout? Veux-tu pas que j'essaie? . . .

BRICHANTEAU.

Garde - t'en bien. Il faut que sa douleur soit vraie.

Il faut qu'à tous les yeux il pleure abondamment.

Son deuil est un côté de ton déguisement.

SAVERNY.

Mon pauvre oncle!

BRICHANTEAU.

Il se peut bientôt qu'il te revoie.

SAVERNY.

S'il n'est mort de douleur, il mourra de la joie.

De tels coups sont trop forts pour un vieillard.

BRICHANTEAU.

Il le faut.

Mon cher,

SAVERNY.

J'ai grand' peine à voir son rire amer

Par momens, son silence et ses pleurs. Il me navre

A baiser ce cercueil!

BRICHANTEAU.

Un cercueil sans cadavre.

SAVERNY.

Oui, mais il m'a bien mort et sanglant dans son coeur.

C'est là qu'est le cadavre.

LAFFEMAS, revenant.

Ah! pauvre vieux seigneur!

Comme on voit dans ses yeux le chagrin qui le mine!

BRICHANTEAU, *bas à Saverny.*

Quel est cet homme noir et de mauvaise mine ?

SAVERNY, *avec un geste d'ignorance.*

Quelque ami qui se trouve au château.

BRICHANTEAU, *bas.*

Le corbeau

Est noir de même et vient à l'odeur du tombeau.

Plus que jamais, tais-toi. — C'est une face ingrate

Et louche, à rendre un fou prudent comme Socrate !

(Rentre le marquis de Nangis, toujours plongé dans une profonde rêverie. Il vient à pas lents, sans paraître voir personne, s'asseoir sur un banc de gazon au-devant du théâtre.)

Scène III.

LES MÊMES, LE MARQUIS DE NANGIS.

LAFFEMAS, *allant au-devant du vieux marquis.*

Ah ! monsieur le marquis ! nous avons bien perdu,

C'était un neveu rare, et qui vous eût rendu

La vieillesse bien douce. Avec vous je le pleure.

Beau, jeune, on n'était point de nature meilleure !

Servant Dieu, réservé près des femmes, toujours

Juste en ses actions, et sage en ses discours.

Un seigneur parfait, brave, et que chacun célèbre !

Mourir sitôt !

(Le vieux marquis laisse tomber sa tête dans ses mains.)

SAVERNY, *bas à Brichanteau.*

Le diable ait l'oraison funèbre !

Il me loue, et le rend plus triste, sur ma foi !

Toi, pour le consoler, dis-lui du mal de moi.

BRICHANTEAU, *à Laffemas.*

Vous vous trompez, Monsieur. J'étais du même grade

Que Saverny. C'était un mauvais camarade,

Un fort méchant sujet, qui dans ces derniers temps

Se gâtait tous les jours. Brave, on l'est à vingt ans ;

Mais, après tout, sa mort n'est pas digne d'estime.

LAFFEMAS.

Un duel ! Mais voyez donc ! le grand mal ! le grand crime !

(A Brichanteau, d'un air goguenard, lui montrant son épée.)

Vous êtes officier ?

BRICHANTEAU, *du même ton, lui montrant sa perruque.*

Vous êtes magistrat ?

SAVERNY, *bas.*

Continue.

BRICHANTEAU.

Il était quinteux, menteur, ingrat.

Peu regrettable au fond ; il allait aux églises,

Mais pour cligner de l'oeil avec les Cidalises.

Ce n'était qu'un galant, qu'un fou, qu'un libertin.

SAVERNY, *bas.*

Bien, bien !

BRICHANTEAU.

Avec ses chefs indocile et mutin.

Quant à sa bonne mine, il l'avait fort perdue,

Boitait, avait sur l'oeil une loupe étendue,

De blond devenait roux, et de courbé bossu.

SAVERNY, *bas.*

Assez,

BRICHANTEAU.

Puis il jouait, on s'en est aperçu.

Il eût joué son ame aux dés, et je parie

Qu'il avait au brelan mangé sa seigneurie.

Tout son bien chaque nuit s'en allait au grand trot.

SAVERNY, *le tirant par la manche (bas).*

Assez, que diable, assez ! tu le consoles trop !

LAFFEMAT, *à Brichanteau.*

Mal parler d'un ami défunt, c'est sans excuse !

BRICHANTEAU, *montrant Saverny.*

Demandez à monsieur.

SAVERNY.

Ah ! moi, je me récuse.

LAFFEMAS, *affectueusement, au vieux marquis.*

Monseigneur, monseigneur, nous vous consolerons.

On a son meurtrier ; — eh bien ! nous le pendrons !

Il est sous bonne garde, et son affaire est sûre.

(A Brichanteau et à Saverny.)

Comprend-on le marquis de Saverny ? Je jure

Qu'il est des duels que nul ne peut répudier ;

Mais s'aller battre avec je ne sais quel Didier !

SAVERNY, *à part.*

Didier ?

(Le vieux marquis, qui est resté pendant toute la scène immobile et muet, se lève et sort à pas lents du côté opposé à celui d'où il est venu ; ses gardes le suivent.)

LAFFEMAS, *essuyant une larme et le suivant des yeux.*

En vérité! sa douleur me pénètre.

UN VALET, *accourant.*

Monseigneur!

BRICHANTEAU.

Laissez donc tranquille votre maître!

LE VALET.

C'est pour l'enterrement du feu marquis Gaspard.

Quelle heure fixe-t-on?

BRICHANTEAU.

Vous le saurez plus tard.

LE VALET.

Puis, des comédiens, qui viennent de la ville,

Pour cette nuit céans demandent un asile.

BRICHANTEAU.

Pour des comédiens le jour est mal choisi;

Mais l'hospitalité, c'est un devoir aussi.

(Montrant une grange à la gauche du théâtre.)

Donnez-leur cette grange.

LE VALET, *tenant une lettre.*

Une lettre qui presse . . .

(Lisant.)

Monsieur de Laffemas . . .

LAFFEMAS.

Donnez. C'est mon adresse.

BRICHANTEAU, *bas à Saverny qui est resté pensif dans un coin,*

Hâtons-nous, Saverny! Viens tout expédier

Pour ton enterrement.

(Le tirant par la manche.)

Çà, rêves-tu?

SAVERNY, *à part.*

Didier!

(Ils sortent.)

Scène IV.

LAFFEMAS, *seul.*

C'est le sceau de l'état. — Oui, le grand sceau de cire

Rouge. Allons! quelque affaire! Ouvrons vite.

(Lisant.)

„Lieutenant-criminel, on vous fait ici part,

„Messire,

„Que Didier, l'assassin du feu marquis Gaspard,
 „S'est échappé . . .” — Mon dieu ! c'est un malheur énorme ! —
 „Une femme, qu'on dit la Marion de Lorme,
 „L'accompagne. Veuillez au plus tôt revenir.”
 — Vite, des chevaux ! — Moi ! qui croyais le tenir !
 Bon ! une affaire encore manquée et mal conduite !
 Malheur ! sur deux, pas un ! L'un est mort, l'autre en fuite.
 Ah ! Je le reprendrai !

(Il sort. — Entre une troupe de comédiens de campagne, hommes, femmes, enfans, en costume de caractère. Parmi eux, Marion et Didier vêtus à l'espagnole; Didier coiffé d'un grand feutre et enveloppé d'un manteau.)

Scène V.

LES COMÉDIENS, MARION, DIDIER.

UN VALET, conduisant les comédiens à la grange.

Voici votre logis.

Vous êtes chez monsieur le marquis de Nangis.
 Tenez-vous décemment et tâchez de vous taire,
 Car nous avons un mort que demain l'on enterre.
 Surtout ne mêlez pas de chansons et de bruit
 Aux chants que pour son ame on chantera la nuit.

LE GRACIEUX, (petit et bossu).

Nous ferons moins de bruit que tous vos chiens de chasse
 Qui vous vont aboyant aux jambes quand on passe.

LE VALET.

Mais des chiens ne sont pas des baladins, mon cher.

LE TAILLEBRAS, au Gracieux.

Tais-toi ! tu nous feras, toi, coucher en plein air.

(Le valet sort.)

LE SCARAMOUCHE, à Marion et à Didier, qui jusque là sont restés
 immobiles dans un coin du théâtre.

Ça, maintenant causons. Vous voilà de la troupe.
 Pourquoi monsieur courait portant madame en croupe,
 Si l'on est deux époux ou deux tendres amans,
 Si l'on fuit la police, ou bien les nécromans
 Qui tenaient méchamment madame prisonnière,
 Cela ne me regarde en aucune manière.
 Que jouerez-vous ? voilà tout ce que je veux voir :
 — Écoute, tu feras les Chimènes, oeil noir !

(Marion fait une révérence.)

DIDIER, *indigné (à part.)*

Lui voir ainsi parler par un vil saltimbanque!

LE SCARAMOUCHE, *à Didier.*

Quant à toi, si tu veux d'un beau rôle, il nous manque
Un matamore. — On est fendu comme un compas,
On fait la grosse voix et l'on marche à grands pas;
Puis, quand on a d'Orgon pris la femme ou la nièce,
On vient tuer le Maure à la fin de la pièce.
C'est un rôle tragique. Il t'irait entre tous.

DIDIER.

Comme il vous plaira.

LE SCARAMOUCHE.

Bon. Mais ne me dis plus vous,

Tu me manques.

(Avec une profonde révérence.)

Salut, matamore!

DIDIER, *à part.*

Ces drôles!

LE SCARAMOUCHE, *aux autres comédiens.*

Sur ce, faisons la soupe, et repassons nos rôles.

(Tous entrent dans la grange, excepté Marion et Didier.)

Scène VI.

MARION, DIDIER.

DIDIER, *après un long silence et avec un rire amer.*

Marie! Eh bien, l'abîme est-il assez profond?
Vous ai-je, misérable, assez conduite au fond?
Vous m'avez voulu suivre! hélas, ma destinée
Marche, et brise la vôtre, à sa roue enchaînée.
Hé bien, où sommes-nous? — Je vous l'avais bien dit.

MARION, *tremblante et joignant les mains.*

Didier! est-ce un reproche?

DIDIER.

Ah! que je sois maudit

Et plus maudit du ciel, et plus proscrit des hommes,
Qu'on ne le fut jamais et que nous ne le sommes,
Hélas! si de ce cœur, dont toi seule es la foi,
Jamais il peut sortir un reproche pour toi!
Quand tout me frappe ici, me repousse et m'exile,
N'es-tu pas mon sauveur, mon espoir, mon asile?

Qui trompa le geôlier? Qui vint limer mes fers?
 Qui descendit du ciel pour me suivre aux enfers?
 Avec le prisonnier qui donc s'est fait captive?
 Avec le fugitif qui s'est fait fugitive?
 Quelle autre eût eu ce coeur, plein de ruse et d'amour,
 Qui délivre, soutient, console tour-à-tour?
 Moi, fatal et méchant, m'as-tu pas, faible femme,
 Sauvé de mon destin, hélas! et de mon ame!
 N'as-tu pas eu pitié de ce pauvre opprimé?
 Moi, que tout haïssait, ne m'as-tu pas aimé?

MARION, *pleurant.*

Didier, c'est mon bonheur, vous aimer et vous suivre!

DIDIER.

Oh! laisse de tes yeux, laisse, que je m'enivre!
 Dieu voulut, en mêlant une ame à mon limon,
 Accompanyer mes jours d'un ange et d'un démon;
 Mais, oh! qu'il soit béni, lui dont la grâce étrange
 Me cache le démon et me laisse voir l'ange!

MARION.

Vous êtes mon Didier, mon maître et mon seigneur,

DIDIER.

Ton mari, n'est-ce pas?

MARION, *à part.*

Hélas!

DIDIER.

Que de bonheur,

En quittant cette terre implacable et jalouse,
 Te prendre et t'avouer pour dame et pour épouse!
 Tu veux bien? dis, réponds,

MARION.

Je serai votre soeur,

Et vous serez mon frère.

DIDIER.

Oh non! cette douceur,

De t'avoir devant Dieu pour mienne, pour sacrée,
 Ne le refuse pas à mon ame altérée!

Va, tu peux avec moi venir en sûreté,
 Car l'amant à l'époux garde ta pureté!

MARION, *à part.*

Hélas!

DIDIER.

Savez-vous bien quel était mon supplice?
 Souffrir qu'un baladin vous parle et vous salisse!

Ah! ce n'est pas la moindre entre tant de douleurs
Que de vous voir mêlée à ces vils bateleurs!
Vous chaste et noble fleur, jetée avec ces femmes,
Avec ces hommes pleins d'impuretés infâmes!

MARION.

Didier, soyez prudent.

DIDIER.

Dieu! que j'ai combattu
Contre ma colère, . . . Ah! cet homme, il vous dit: Tu!
Quand moi, moi, votre époux, à peine encor je l'ose,
De crainte d'enlever à ce front quelque chose!

MARION.

Vivez bien avec eux, il y va de vos jours,
Des miens!

DIDIER.

Elle a raison, elle a raison toujours!
Ah! quoique à chaque instant mon mauvais sort renaisse,
Tu me donnes ton cœur, ton bonheur, ta jeunesse!
D'où vient que tous ces dons sont prodigués pour moi,
Qui seraient peu payés du royaume d'un roi?
Je ne t'offre en retour que misère et folie.
Le ciel te donne à moi, l'enfer à moi te lie.
Pour mériter tous deux ce partage inégal,
Qu'ai-je donc fait de bien et qu'as-tu fait de mal?

MARION.

Ah dieu! tout mon bonheur me vient de vous.

DIDIER, redevenu sombre.

Ecoute,

Quand tu parles ainsi, tu le penses sans doute.
Mais je dois t'avertir, oui, mon astre est mauvais,
J'ignore d'où je viens et j'ignore où je vais.
Mon ciel est noir. — Marie, écoute une prière. —
Il en est temps encor, toi, retourne en arrière;
Laisse-moi suivre seul ma sombre route; hélas!
Après ce dur voyage, et quand je serai las,
La couche qui m'attend, froide d'un froid de glace,
Est étroite, et pour deux n'a pas assez de place.
— Va-t-en!

MARION.

Didier, je veux dans l'ombre et sans témoins,
Partager avec vous . . . Oh! celle-là du moins!

DIDIER.

Que veux-tu donc? Sais-tu qu'à me suivre poussée,
Tu vas cherchant l'exil, la misère? Insensée!

Et peut-être, entends-tu ? de si longues douleurs
Que tes yeux adorés s'éteindront dans les pleurs !

(Marion laisse tomber sa tête dans ses mains.)

Ah ! je le jure ici, cette peinture est vraie,
Et tu me fais pitié ! ton avenir m'effraie,
Va-t-en !

MARION, *éclatant en sanglots.*

Ah ! tuez-moi, si vous voulez encor
Parler ainsi !

(Sanglotant.)

Mon dieu !

DIDIER, *la prenant dans ses bras.*

Marie, ô mon trésor !

Tant de larmes ! j'aurais donné mon sang pour une !

Fais ce que tu voudras ! suis-moi, sois ma fortune,

Ma gloire, mon amour, mon bien et ma vertu !

Marie ; ah ! réponds-moi ; je parle, m'entends-tu ?

(Il l'assied doucement sur le banc de gazon.)

MARION, *se dégageant de ses bras.*

Ah ! vous m'avez fait mal.

DIDIER, *à genoux et courbé sur sa main.*

Moi qui mourrais pour elle !

MARION, *souriant dans ses larmes.*

Vous m'avez fait bien mal, méchant !

DIDIER.

Vous êtes belle !

(Ils s'assied sur le banc à côté d'elle.)

Un seul baiser ! au front, pur comme nos amours.

(Il la baise au front. — Tous deux assis se regardent avec ivresse.)

Regarde-moi, Marie, — encore, — ainsi, — toujours !

LE GRACIEUX, *entrant.*

On appelle dona Chimène dans la grange.

(Marion se lève précipitamment d'auprès de Didier. — En même temps que le Gracieux, entre Saverny qui s'arrête au fond du théâtre et considère attentivement Marion, sans voir Didier qui est resté assis sur le banc et qu'une broussaille lui cache.)

SAVERNY, *au fond du théâtre sans être vu (à part.)*

Pardieu ! c'est Marion ! l'aventure est étrange.

(Riant.)

Chimène !

LE GRACIEUX, *à Didier, qui veut suivre Marion.*

Restez-là. Vous, monsieur le jaloux,
Je veux vous taquiner.

DIDIER.

Corps-dieu!

MARION, *bas à Didier.*

Contenez-vous.

(*Didier se rassied, elle entre dans la grange.*)

SAVERNY, *au fond du théâtre (à part.)*

Qui donc lui fait courir le pays de la sorte?
Serait-ce le galant qui m'a prêté main-forte
Et sauvé l'autre soir? . . . Son Didier! c'est cela.

(*Entre Laffemas.*)

LAFFEMAS, *en habit de voyage, saluant Saverny.*

Monsieur, je prends congé de vous . . .

SAVERNY, *saluant.*

Ah! vous voilà,

Monsieur! Vous nous quittez . . .

(*Il rit.*)

LAFFEMAS.

Qu'avez-vous donc à rire?

SAVERNY, *riant.*

C'est une folle histoire, et l'on peut vous la dire.
Parmi ces bateleurs qui ne font qu'arriver,
Là, devinez un peu qui je viens de trouver?

LAFFEMAS.

Parmi ces bateleurs!

SAVERNY.

Oui.

(*Riant plus fort.*)

Marion de Lorme!

LAFFEMAS, *tressaillant.*

Marion de Lorme!

DIDIER, *qui depuis leur arrivée a le regard fixé sur eux.*

Hein!

(*Il se lève à-demi sur son banc.*)

SAVERNY, *riant toujours.*

Il faut que j'en informe

Tout Paris. — Allez-vous, Monsieur, de ce côté?

LAFFEMAS.

Oui! le fait y sera fidèlement porté.

Mais êtes-vous bien sûr d'avoir cru reconnaître? . . .

SAVERNY.

Vive-France! On connaît sa Marion, peut-être!

(*Fouillant dans sa poche.*)

J'ai sur moi son portrait, doux gage de sa foi,
Qu'elle fit peindre exprès par l'imagier du roi.

(Il donne à Laffemas un médaillon.)

Comparez.

(Montrant la porte de la grange.)

On la voit par cette porte ouverte . . . —

En Espagnole, — avec une basquine verte. . .

LAFFEMAS, portant les yeux tour-à-tour sur le portrait et sur la grange.

C'est elle! — Marion de Lorme! . . .

(A part.)

Je le tiens!

(A Saverny.)

A-t-elle un compagnon parmi tous ces païens?

SAVERNY.

Sans l'avoir vu, j'en jure! — Hé! sans être bégueules,
Ces dames n'aiment pas courir le pays seules.

LAFFEMAS, à part.

Faisons vite garder la porte. Il faudra bien

Que je démêle après le faux comédien.

A coup sûr, il est pris!

(Il sort.)

SAVERNY, regardant sortir Laffemas (à part).

J'ai fait quelque sottise.

Bah!

(Prenant à part le Gracieux qui jusque-là est resté dans un coin, gesticulant tout seul et grommelant son rôle entre ses dents.)

— Quelle est cette dame, — ici, — dans l'ombre, — assise?

(Il lui montre la porte de la grange.)

LE GRACIEUX.

La Chimène?

(Avec solennité.)

Seigneur, je ne sais pas son nom.

(Montrant Didier.)

Parlez à ce seigneur, son noble compagnon.

(Il sort du côté du parc.)

Scène VII.

DIDIER, SAVERNY.

SAVERNY, se tournant vers Didier.

C'est monsieur? Dites-moi . . . — Mais c'est singulier comme
il me regarde. . . Allons, mais c'est lui, c'est mon homme.

(Haut à Didier.)

S'il n'était en prison, vous ressemblez, mon cher . . .

DIDIER.

Et vous, s'il n'était mort, vous avez un faux air
D'un homme. . . — Que son sang sur sa tête retombe! —
A qui j'ai dit deux mots qui l'ont mis dans la tombe.

SAVERNY.

Chut! . . . — Vous êtes Didier!

DIDIER.

Vous, le marquis Gaspard!

SAVERNY.

C'est vous qui vous trouviez certain soir quelque part.
Donc, je vous dois la vie. . .

(Il s'approche les bras ouverts, Didier recule.)

DIDIER.

Excusez ma surprise,
Marquis, mais je croyais vous l'avoir bien reprise.

SAVERNY.

Point. Vous m'avez sauvé, non tué. Maintenant,
Vous faut-il un second, un frère, un lieutenant?
Que voulez-vous de moi? mon bien, mon sang, mon ame?

DIDIER.

Non, rien de tout cela! mais ce portrait de femme.

(Saverny lui donne le portrait.)

(Amèrement en regardant le portrait.)

Oui, voilà son beau front, son oeil noir, son cou blanc,
Surtout son air candide, — il est bien ressemblant.

SAVERNY.

Vous trouvez?

DIDIER.

C'est pour vous, dites, qu'elle fit faire

Ce portrait?

SAVERNY, avec un geste affirmatif, saluant Didier.

A présent, c'est vous qu'elle préfère,
Vous qu'elle aime et choisit entre tant d'amoureux.
Heureux homme!

DIDIER, avec un rire éclatant et désespéré.

Est-ce pas que je suis bien heureux!

SAVERNY.

Je vous fais compliment. C'est une bonne fille,
Et qui n'aime jamais que des fils de famille.
D'une telle maîtresse on a droit d'être fier,

C'est honorable; et puis cela donne bon air;
C'est de bon goût; et si de vous quelqu'un s'informe
On dit tout haut: l'amant de Marion de Lorme!

(Didier veut lui rendre le portrait, il refuse de le recevoir.)

Non, gardez le portrait. Elle est à vous; ainsi
Le portrait vous revient de droit; gardez.

DIDIER.

Merci.

(Il serre le portrait dans sa poitrine.)

SAVERNY.

Mais savez-vous qu'elle est charmante en Espagnole! —
Donc vous me succédez? — Un peu, sur ma parole,
Comme le roi Louis succède à Pharamond. —
Moi, ce sont les Brissac, — oui, tous les deux, — qui m'ont
Supplanté.

(Riant.)

Croiriez-vous? . . . le cardinal lui-même!
Puis le petit d'Effiat, puis les trois Sainte-Mesme;
Puis les quatre Argenteau . . . — Vous êtes dans son coeur
En bonne compagnie, . . .

(Riant.)

un peu nombreuse . . .

DIDIER, à part.

Horreur!

SAVERNY.

Ça, vous me conterez . . . Moi, pour ne rien vous taire,
Je passe ici pour mort, et demain on m'enterre.
Vous, vous aurez trompé sbires et sénéchaux,
Marion vous aura fait ouvrir les cachots;
Vous aurez joint en route une troupe ambulante,
N'est-ce pas? . . . Ce doit être une histoire excellente!

DIDIER.

Toute une histoire!

SAVERNY.

Elle a, pour vous, fait les yeux doux
Sans doute à quelque archer?

DIDIER, d'une voix de tonnerre.

Tête et sang! croyez-vous?

SAVERNY.

Quoi! seriez-vous jaloux?

(Riant.)

Oh! ridicule énorme!

Jaloux de qui? jaloux de Marion de Lorme!
La pauvre enfant! N'allez pas lui faire un sermon!

Marion de Lorme. Rép. No. 82.

[4]

Soyez tranquille!

DIDIER.

(*A part.*)

O dieu! l'ange était un démon!

(*Entrent Laffemas et le Gracieux. Didier sort. Saverny le suit.*)

Scène VIII.

LAFFEMAS, LE GRACIEUX.

LE GRACIEUX, à Laffemas.

Seigneur, je ne sais pas ce que vous voulez dire.

(*A part.*)

Humph! Costume d'alcade et figure de sbire!

Un petit oeil, orné d'un immense sourcil!

Sans doute il joue ici le rôle d'alguazil!

LAFFEMAS, tirant une bourse.

L'ami!

LE GRACIEUX, se rapprochant, bas à Laffemas.

Notre Chimène est ce qui vous intrigue,

Et vous voulez savoir? . .

LAFFEMAS, bas en souriant.

Oui, quel est son Rodrigue?

LE GRACIEUX.

Son galant?

LAFFEMAS.

Oui.

LE GRACIEUX.

Celui qui gémit sous sa loi?

LAFFEMAS, avec impatience.

Est-il là?

LE GRACIEUX.

Sans doute.

LAFFEMAS, s'approchant vivement de lui.

Hé! fais-le-moi voir!

LE GRACIEUX, avec une profonde révérence.

C'est moi.

J'en suis fou.

(*Laffemas désappointé s'éloigne avec dépit, puis se rapproche faisant sonner sa bourse à l'oreille et aux yeux du Gracieux.*)

LAFFEMAS.

Connais-tu le son des génovines?

LE GRACIEUX.

Ah dieu! cette musique a des douceurs divines!

LAFFEMAS.

(A part.)

J'ai mon Didier!

(Au Gracieux.)

Vois-tu cette bourse?

LE GRACIEUX.

Combien?

LAFFEMAS.

Vingt génovines d'or.

LE GRACIEUX.

Humph!

LAFFEMAS, lui faisant sonner la bourse sous le nez.

Veux-tu?

LE GRACIEUX, lui arrachant la bourse.

Je veux bien.

(D'un ton théâtral, à Laffemas qui l'écoute avec anxiété.)

Monseigneur! si ton dos portait, — bien à son centre, —

Une bosse, en grosseur égale à ton gros ventre,

Si tu faisais remplir ces deux sacs de ducats,

De louis, de doublons, de sequins, . . . en ce cas . . .

LAFFEMAS, vivement.

Eh bien! que dirais-tu?

LE GRACIEUX, mettant la bourse dans sa poche.

J'empocherais la somme,

Et je dirais:

(Avec une profonde révérence.)

Merci, vous êtes un bon homme!

LAFFEMAS, à part, furieux.

Peste du jeune singe!

LE GRACIEUX, à part, riant.

Au diable le vieux chat!

LAFFEMAS, à part.

Ils se sont entendus au cas qu'on le cherchât.

C'est un complot tramé. Tous se tairont de même.

Oh! les maudits satans d'Égypte et de Bohême!

(Au Gracieux qui s'en va.)

Ça, rends la bourse au moins!

LE GRACIEUX, se retournant, d'un ton tragique.

Pour qui me prenez-vous,

Seigneur? et l'univers, que dirait-il de nous?

Vous, proposer, et moi, faire la chose infâme,

De vous vendre à prix d'or une tête et mon ame!

(Il veut sortir.)

LAFFEMAS, *le retenant.*

Fort bien ! mais rends l'argent.

LE GRACIEUX, *toujours sur le même ton.*

Je garde mon honneur,

Et je n'ai pas de compte à vous rendre, seigneur !

(Il le salue et rentre dans la grange.)

Scène IX.

LAFFEMAS, *seul.*

Vil baladin ! l'orgueil en des ames si basses !
S'il se pouvait qu'un jour en mes mains tu tombasses,
Et si je ne chassais un plus noble gibier . . . —
Comment dans tout cela découvrir le Didier ? —
Prendre toute la bande en masse, et puis la faire
Mettre à la question, on ne peut. — Quelle affaire !
C'est chercher une aiguille en tout un champ de blé.
Il faudrait un creuset d'alchimiste endiablé
Qui, rongéant cuivre et plomb, mît à nu la parcelle
D'or pur que ce lingot d'alliage recèle. —
Retourner sans ma prise auprès de monseigneur
Le cardinal !

(Se frappant le front.)

Mais oui. . . quelle idée ! . . . ô bonheur !

Il est pris !

[(Appelant par la porte de la grange.)

Hé, Messieurs de la troupe comique,

Deux mots !

(Les comédiens sortent en foule de la grange.)

Scène X.

LE MÊME, LES COMÉDIENS, *parmi eux* MARION *et*
DIDIER.

LE SCARAMOUCHE, *à Laffemas.*

Que nous veut-on ?

LAFFEMAS.

Sans phrase académique,

Voici : — Le cardinal m'a commis à l'effet

De trouver, pour jouer dans les pièces qu'il fait

Aux momens de loisir que lui laisse le prince,
De bons comédiens, s'il en est en province.
Car, malgré ses efforts, son théâtre est caduc
Et lui fait peu d'honneur pour un cardinal-duc.

(Tous les comédiens s'approchent avec empressement. Entre Saverny, qui observe avec curiosité ce qui se passe.)

LE GRACIEUX, à part, comptant les génovines de Laffemas, dans un coin.
Douze ! il m'avait dit vingt ! il m'a volé ! Vieux drôle !

LAFFEMAS.

Dites-moi tour-à-tour chacun un bout de rôle,
Tous ! — Pour que je choisisse et que je juge enfin.

(A part.)

S'il se tire de là, le Didier sera fin !

(Haut.)

Êtes-vous au complet ?

(Marion s'approche furtivement de Didier, et cherche à l'entraîner. Didier recule et la repousse.)

LE GRACIEUX, allant à eux.

Eh ! venez donc, vous autres !

MARION,

Juste ciel !

(Didier la quitte et va se mêler aux comédiens ; elle le suit.)

LE GRACIEUX.

Êtes-vous heureux d'être des nôtres ?
Avoir des habits neufs, tous les jours un régal,
Et dire tous les soirs des vers de cardinal !
C'est un sort !

(Tous les comédiens se rangent devant Laffemas. Marion et Didier parmi eux. Didier sans regarder Marion, l'oeil fixé en terre, les bras croisés sous son manteau ; Marion, au contraire, attache sur Didier des yeux pleins d'anxiété.)

LE GRACIEUX, en tête de la troupe.

(A part.)

Eût-on cru que ce corbeau sinistre
Recrutât des farceurs au cardinal-ministre !

LAFFEMAS, au Gracieux.

Toi, d'abord. Quel es-tu ?

LE GRACIEUX, avec un grand salut et une pironette qui fait ressortir sa bosse.

Je suis le Gracieux

De la troupe, et voici ce que je sais le mieux :

Il chante.

Des magistrats, sur des nuques
Ce sont d'énormes perruques.

De toute cette toison,
On voit sortir à foison

Gênes, gibet, roue, amende,
Au moindre signe évident
D'une perruque plus grande
Qu'on nomme le président.

L'avocat, c'est un déluge
De mots tombant sur le juge,
C'est un mélange matois
De latin et de patois . . .

LAFFEMAS, *Pinterrompant.*

Tu chantes faux, à rendre envieuse une orfraie!
Tais-toi!

LE GRACIEUX, *riant.*

Le chant est faux, mais la chanson est vraie.

LAFFEMAS, *au Scaramouche.*

A votre tour.

LA SCARAMOUCHE, *saluant.*

Je suis Scaramouche, seigneur.

J'ouvre la scène ainsi dans la Duègne d'honneur:

(Déclamant.)

„Rien n'est plus beau, disait une reine d'Espagne,
„Qu'un évêque à l'autel, un gendarme en campagne,
„Si ce n'est dame au lit et voleur au gibet. . .”

*(Laffemas pinterrompt du geste, et fait signe au Taillebras de parler.
Le Taillebras salue profondément, et se redresse.)*

LE TAILLEBRAS, *avec emphase.*

Moi, je suis Taillebras. J'arrive du Thibet,
J'ai puni le grand Khan, pris le Mogol rebelle. . . ,

LAFFEMAS.

Autre chose!

(Bas à Saverny, qui est debout près de lui.)

Vraiment, que Marion est belle!

LE TAILLEBRAS.

C'est pourtant du meilleur. — S'il vous plaît, cependant,
Je serai Charlemagne, empereur d'occident.

(Il déclame avec emphase.)

„Quel étrange destin! ô ciel! je vous appelle!
„Soyez témoin, ô ciel, de ma peine cruelle;
„Il me faut dépouiller moi-même de mon bien,
„Délivrer à un autre un amour qui est mien,
„En donner mon contraire, et l'emplir de liesse,
„M'enfiellant l'estomac d'un amère tristesse.

„Ainsi pour vous, oiseaux, au bois vous ne nichez ;
 „Ainsi, mouches, pour vous aux champs vous ne ruche ;
 „Ainsi pour vous, moutons, vous ne portez la laine ;
 „Ainsi pour vous, taureaux, vous n'écorchez la plaine !”

LAFFEMAS.

(*A Saverny.*)

Bon. — Tudieu ! les beaux vers ! c'est dans la Bradamante
 De Garnier ! quel poète !

(*A Marion.*)

A votre tour, charmante !

Votre nom ?

MARION, *tremblante.*

Moi, je suis la Chimène.

LAFFEMAS.

Vraiment !

La Chimène ? en ce cas, vous avez un amant
 Qui tue en duel quelqu'un . . .

MARION, *effrayée.*

Moi !

LAFFEMAS, *ricanant.*

J'ai bonne mémoire,

Et qui se sauve . . .

MARION, *à part.*

Dieu !

LAFFEMAS.

Contez-nous cette histoire.

MARION, *à demi tournée vers Didier.*

„Puisque pour t'empêcher de courir au trépas,
 „Ta vie et ton honneur sont de faibles appas ;
 „Si jamais je t'aimai, cher Rodrigue, en revanche
 „Défends-toi maintenant pour m'ôter à don Sanche.
 „Combats pour m'affranchir d'une condition
 „Qui me livre à l'objet de mon aversion.
 „Te dirai-je encor plus ? va, songe à ta défense,
 „Pour forcer mon devoir, pour m'imposer silence ;
 „Et si tu sens pour moi ton cœur encore épris,
 „Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix !”

(*Laffemas se lève avec galanterie et lui baise la main. Marion pâle
 regarde Didier, qui demeure immobile, les yeux baissés.*)

LAFFEMAS.

Certe, il n'est pas de voix qui mieux que vous ne faites,
 Nous prenne au fond du cœur par des fibres secrètes ;
 Vous êtes adorable !

(A Saverny.)

On ne peut le nier,
Le Corneille, après tout, ne vaut pas le Garnier.
Pourtant, il fait en vers meilleure contenance
Depuis qu'il a l'honneur d'être à son éminence.

(A Marion.)

Quel talent! quels beaux yeux! vous enterrer ainsi!
Vous n'êtes pas, Madame, à votre place ici.
Asseyez-vous donc là.

(Il s'assied et fait signe à Marion de venir s'asseoir près de lui. Elle recule.)

MARION, bas à Didier, avec angoisse.

Grand dieu! restons ensemble!

LAFFEMAS, souriant.

Mais venez près de moi vous asseoir.

(Didier repousse Marion qui vient tomber effrayée sur le banc près de Laffemas.)

MARION, à part.

Ah! je tremble.

LAFFEMAS, souriant à Marion d'un air de reproche.

Enfin! . . .

(A Didier.)

Vous, votre nom?

(Didier fait un pas vers Laffemas, jette son manteau et enfonce son chapeau sur sa tête.)

DIDIER, d'un ton grave.

Je suis Didier.

MARION, LAFFEMAS, SAVERNY.

Didier!

(Étonnement et stupeur.)

DIDIER, à Laffemas, qui ricane avec triomphe.

Vous pouvez à présent tous les congédier!

Vous avez votre proie: elle reprend sa chaîne.

Ah! cette joie enfin vous coûte assez de peine!

MARION, courant à lui.

Didier!

DIDIER, avec un regard glacé.

De celui-ci ne me détournez pas,
Madame!

(Elle recule et vient tomber anéantie sur le banc.

(A Laffemas.)

Autour de moi j'ai vu tourner tes pas,
Démon! j'ai dans tes yeux vu la sinistre flamme
De ce rayon d'enfer qui t'illuminait l'âme!

Je pouvais fuir ton piège, inutile à moitié;
Mais tant d'efforts perdus, cela m'a fait pitié!
Prends-moi, fais-toi payer ta pauvre perfidie!

LAFFEMAS, avec une colère concentrée et s'efforçant de rire.

Donc, vous ne jouez pas, Monsieur, la comédie?

DIDIER.

C'est toi qui l'as jouée!

LAFFEMAS.

Oh! je la jouais mal.

Mais j'en fais une avec monsieur le cardinal;
C'est une tragédie, — où vous aurez un rôle.

(Marion pousse un cri d'effroi. Didier se détourne avec dédain.)

Ne tournez pas ainsi la tête sur l'épaule,
Nous irons jusqu'au bout admirer votre jeu.

Allez, recommandez, Monsieur, votre ame à Dieu.

MARION.

Ah! . . .

(En ce moment le marquis de Nangis repasse au fond du théâtre, toujours dans sa première attitude et avec son peloton de haliebardiens. Au cri de Marion, il s'arrête et se tourne vers les assistants, pâle, muet et immobile.)

LAFFEMAS, au marquis de Nangis.

Monsieur le marquis, je réclame main-forte.

Bonne nouvelle! mais prêtez-moi votre escorte.

L'assassin du marquis Gaspard s'était enfui,

Mais nous l'avons repris.

MARION, se jetant aux genoux de Laffemas.

Monsieur, pitié pour lui!

LAFFEMAS, avec galanterie.

Vous à mes pieds, Madame! Hé! ma place est aux vôtres.

MARION, toujours à genoux et joignant les mains.

Oh, monseigneur le juge! ayez pitié des autres,

Si vous voulez qu'un jour un juge plus jaloux,

Prêt à punir aussi, prenne pitié de vous!

LAFFEMAS, souriant.

Mais quoi! c'est un sermon, vraiment, que vous nous faites!

Ah! Madame, régnez aux bals, brillez aux fêtes,

Mais ne nous prêchez point. — Pour vous je ferais tout,

Mais cet homme a tué, c'est un meurtre . . .

DIDIER, à Marion.

Debout!

(Marion se relève tremblante. A Laffemas.)

Tu mens! ce n'est qu'un duel.

LAFFEMAS.

Monsieur . . .

DIDIER.

Tu mens, te dis-je!

LAFFEMAS, à Marion.

Paix! — Le sang vent du sang. Cette rigueur m'afflige.
Il a tué! tué qui? — Le marquis Gaspard
De Saverny, —

(Montrant M de Nangis.)

Neveu de ce digne vieillard,
Jeune seigneur parfait! c'est la plus grande perte
Pour la France et le roi! . . . S'il n'était pas mort, certe,
Je ne dis pas . . . mon coeur n'est pas de roche, . . . et si . . .

SAVERNY, faisant un pas.

Celui que l'on croit mort n'est pas mort. — Le voici!

(Étonnement général.)

LAFFEMAS, tressaillant.

Gaspard de Saverny! mais à moins d'un prodige? . . .
Ils ont là son cercueil?

SAVERNY, arrachant ses fausses moustaches, son emplâtre, et sa per-
ruque noire.

Il n'est pas mort, vous dis-je!

Me reconnaissez-vous?

LE MARQUIS DE NANGIS, comme réveillé d'un rêve, pousse un cri et se
jette dans ses bras.

Mon Gaspard! mon neveu!

Mon enfant!

(Ils se tiennent étroitement embrassés.)

MARION, tombant à genoux et les yeux au ciel.

Ah! Didier est sauvé! — Juste Dieu!

DIDIER, froidement à Saverny.

A quoi bon? Je voulais mourir.

MARION, toujours prosternée.

Dieu le protège!

DIDIER, continuant sans l'écouter.

Autrement croyez-vous qu'il m'eût pris à son piège,
Et que je n'eusse pas rompu de l'éperon
Sa toile d'araignée à prendre un moucheron?
La mort est désormais le seul bien que j'envie.
Vous me servez bien mal pour me devoir la vie.

MARION.

Que dit-il? vous vivrez!

LAFFEMAS.

Çà, tout n'est pas fini.
Est-il sûr que c'est là Gaspard de Saverny?

MARION.

Oui!

LAFFEMAS.

C'est ce qu'il convient d'éclaircir à cette heure,
MARION, lui montrant le marquis de Nangis qui tient toujours Saverny
embrassé.

Regardez ce vieillard qui sourit et qui pleure,

LAFFEMAS.

Est-ce bien là Gaspard de Saverny?

MARION.

Comment

Pouvez-vous en douter à cet embrassement?

LE MARQUIS DE NANGIS, se détournant.

Si c'est lui! mon Gaspard! mon fils! mon sang! mon ame!

(A Marion.)

N'a-t-il pas demandé si c'était lui, Madame?

LAFFEMAS, au marquis de Nangis,

Ainsi vous affirmez que c'est votre neveu
Gaspard de Saverny?

LE MARQUIS DE NANGIS, avec force.

Oui!

LAFFEMAS.

D'après cet aveu,

(A Saverny.)

De par le Roi, marquis Gaspard, je vous arrête,
— Votre épée!

(Etonnement et consternation dans l'assistance.)

LE MARQUIS DE NANGIS,

O mon fils!

MARION.

Ciel!

DIDIER,

Encore une tête!

Au fait, il en faut deux. Au cardinal romain,
C'est le moins qu'il revienne une dans chaque main!

LE MARQUIS DE NANGIS.

De quel droit? . . .

LAFFEMAS.

Demandez compte à son éminence.

Tous survivans au duel tombent sous l'ordonnance.

(A Saverny.)

Donnez-moi votre épée!

DIDIER, regardant Saverny.

Insensé!

SAVERNY, tirant son épée et la présentant à Laffemas.

La voici.

LE MARQUIS DE NANGIS, l'arrêtant.

Un instant! devant moi nul n'est seigneur ici.
Seul j'ai dans ce château justice basse et haute;
Notre sire le roi n'y serait que mon hôte.

(A Saverny.)

Ne remettez qu'à moi votre épée.

(Saverny lui remet son épée et le serre dans ses bras.)

LAFFEMAS.

En honneur,

C'est un droit féodal fort déchu, Monseigneur.
Monsieur le cardinal pourra m'en faire un blâme,
Mais moi qui ne veux pas vous affliger . . .

DIDIER.

Infâme!

LAFFEMAS, s'inclinant devant le marquis.

J'y soucris. En revanche, à présent, pour raison,
Prêtez-moi votre garde avec votre prison,

LE MARQUIS DE NANGIS, à ses gardes.

Vos pères ont été vassaux de mes ancêtres.
Je vous défends à tous de faire un pas!

LAFFEMAS, d'une voix tonnante.

Mes maîtres!

Écoutez! je suis juge au secret tribunal,
Lieutenant-criminel du seigneur cardinal.
Qu'on les mène tous deux en prison. Il importe
Que quatre d'entre vous veillent à chaque porte.
Vous en répondez tous. Or vous seriez hardis
De ne pas m'obéir; car si lorsque je dis
A l'un de vous qu'il aille, exécute et se taise,
Il hésite, alors c'est — que sa tête lui pèse.

(Les gardes consternés entraînent en silence les deux prisonniers. Le marquis de Nangis se détourne indigné et cache ses yeux de sa main.)

MARION, à Laffemas.

Tout est perdu! Monsieur, si votre cœur . . .

LAFFEMAS, bas à Marion.

Ce soir

Je vous dirai deux mots, si vous me venez voir.

MARION, *à part.*

Que me veut-il? Il a des sourires funèbres.
C'est une ame profonde et pleine de ténèbres.

(Se jetant vers Didier.)

Didier!

DIDIER, *froidement.*

Adieu, Madame!

MARION, *frissonnant du son de sa voix.*

Hé bien! qu'ai-je donc fait?

Ah! malheureuse!

(Elle tombe sur le banc.)

DIDIER.

Oui, malheureuse en effet!

SAVERNY, *il embrasse le marquis de Nangis, puis se tourne vers Laffemas.*

Monsieur, doublera-t-on le paiement pour deux têtes?

UN VALET, *entrant, au vieux marquis.*

De monseigneur Gaspard les obsèques sont prêtes,
Pour la cérémonie, on vient de votre voix
Savoir l'heure et le jour.

LAFFEMAS.

Revenez dans un mois.

(Les gardes emmènent Didier et Saverny.)

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

LE ROI.

PERSONNAGES :

MARION DE LORME.

LOUIS XIII.

LE MARQUIS DE NANGIS.

L'ANGELY.

M. DE LAFFEMAS.

LE DUC DE BELLEGARDE.

UN MOUSQUETAIRE,

UN HALLEBARDIER.

UN HUISSIER,

GARDES.

Le château de Chambord.

(*La salle des gardes au château de Chambord.*)

Scène I.

LE DUC DE BELLEGARDE, *riche costume de cour avec toutes les broderies et toutes les dentelles, le cordon du Saint-Esprit au cou et la plaque au manteau*; LE MARQUIS DE NANGIS, *grand deuil, et toujours suivi de son peloton de gardes.*

(*Ils traversent tous deux le fond du théâtre.*)

LE DUC DE BELLEGARDE.

Condamné ?

LE MARQUIS DE NANGIS.

Condamné !

LE DUC DE BELLEGARDE.

Bien. Mais le roi fait grâce.

C'est un droit de son trône, un devoir de sa race.